

CENDRE

MARDJANE CHEMIRANI

CENDRE

L_ÉCRITOIRE

COLLECTION

PREMIÈRE LIGNE

grande collection de littérature francophone,
générale et contemporaine

« Infini est le champ du roman. » Morgan Sportès

*Pour Zabou, qui m'a donné le goût des livres et des histoires,
et Djam, celui de toujours chercher le meilleur en chaque chose.*

*Je suis née un douze janvier
Dans la campagne d'Alizan-la-Penchée
Au nord du pays*

Mon corps est chaud

Trop chaud

J'ai la fièvre

En vrai

Je l'aurai toujours

Ils disent que j'ai le feu mais moi je ne sens rien

*« Est-ce que la vie sur terre ne pourrait pas se poursuivre sans vent ?
Ou faut-il que tout tremble, toujours, toujours ? »*

Henri Michaux

Cette année-là, la mère Räämal, qui était de nature fine, fut grosse deux fois dans le même temps car elle préparait deux enfants. Elle avait porté son ventre jusqu'au huitième mois avant de se coucher sans plus pouvoir bouger autre chose que ses deux bras.

La grossesse avait fait gonfler ses jambes au point que les chevilles et les pieds avaient pris une couleur brune et semblaient sur le point d'exploser.

Depuis, elle était veillée par l'accoucheuse du village qui était aussi en charge de masser ses jambes alourdies avec un onguent d'huile d'hélichryse et de cyprès vert pour éviter que les chairs ne se fendent. Gario Räämal, dit « le père Räämal », payait une coquette somme pour le service, ce qui lui permettait de passer son temps à autre chose.

Le père Räämal, très jeune déjà, vouait une passion sans concession à l'alcool, au point qu'il avait vite su qu'il en ferait son métier. Le noiste, un alcool de plantes et de noisettes autour duquel il avait monté une affaire, faisait bouillir la marmite du ménage. C'est qu'il en était le fier inventeur et le seul producteur : il gardait secret le nom des plantes qu'il utilisait. Son invention avait très vite connu une immense notoriété. Cette merveille coûtait cher, bien plus que le traile, l'alcool populaire du coin, mais son prix n'empêchait pas son succès. Il avait fabriqué d'abord un alambic de cuivre, puis autour, un hangar de bois séparé en trois pièces, l'une pour le stockage des noisettes et la casse des coques, une autre servait d'entrepôt pour les bouteilles prêtes à la vente, et la dernière, d'atelier de distillation.

Les plantes, dont la récolte incombait à Igma, sa femme, devaient être utilisées fraîchement coupées, faute de quoi l'alcool perdait de sa saveur. De ce fait, il y avait un creux de productivité en hiver. Toutes les plantes du secret mélange n'étant pas persistantes, il fallait

attendre le printemps pour les voir renaître. Mais cette saison était l'occasion pour lui de partir sur les chemins, de village en village, chercher de nouveaux clients et fournir les anciens. Il pouvait donc s'absenter de longs jours durant. Il prenait alors une chambre à l'auberge et dormait auprès de femmes qui, après avoir reçu un peu d'argent, partageaient sa passion de la boisson et des plaisirs de la chair. Le père Räämal avait donc d'autres choses plus intéressantes à faire que de surveiller que les jambes de sa femme ne tombent pas d'une infection quelconque.

Alizan-la-Penchée était ainsi nommée du fait de sa géographie confinée au milieu d'une forêt haute et épaisse appelée La Penchée. Les arbres y poussaient inclinés à cause de forts vents du nord qui soufflaient fréquemment, agitant la canopée autant que l'âme des hommes. Les épisodes venteux pouvaient y durer des semaines, faisant monter en chacun une tension qui fluctuait au gré de la force des rafales.

Il existait des temps où tout n'était que poussières, terre et feuillages, dansant dans les airs une chorégraphie accidentée dont tous étaient bien las. Fort heureusement, lorsque cette agitation retombait, on se détendait et la vie reprenait son cours comme si de rien n'était.

Traversée d'une route unique qui permettait le passage vers le sud, Alizan-la-Penchée concentrait une trentaine de maisons en son centre, une église démesurée à l'architecture douteuse, une auberge et quelques commerces de bois, de fer, de savon et autres nécessaires. À l'entour, des fermes et bâtisses éparses s'étalaient jusqu'à l'orée des grands arbres qui délimitaient le domaine. Cette géographie étouffée maintenait le lieu dans une ombre constante, les étés n'étaient jamais lumineux et les hivers longs à passer. Les habitants travaillaient en majorité pour monsieur Yorman, un bourgeois à qui appartenaient bon nombre des terres et qui vivait grassement de ses rentes. Installé à une lieue au sud dans une belle et grande demeure, il profitait de jours paisibles entouré de ses gens, d'une femme qu'on disait d'une rare beauté mais que personne n'avait jamais aperçue, et d'un fils qui n'aimait rien tant que de défiler dans le village apprêté d'étoffes précieuses, rappelant à tout un chacun qui était le maître des lieux. Sa fille, qui avait décidé de se vouer au Christ, était partie pour une vie de prière au couvent d'Esparcet. L'omniprésence de la famille dans le village nourrissait de nombreux commérages.

Cet hiver, donc, avait décidé d'être très blanc. En ce mois de janvier, de lourds brouillards écrasaient les jours de leurs mains lourdes, réduisant l'espace et asphyxiant l'atmosphère d'Alizan-la-Penchée. Les températures ne remontaient jamais bien en dessus du zéro, tant et si bien que la neige avait gelé et que les chemins étaient désertés. On se terrait dans les intérieurs en attendant des jours meilleurs, on brûlait les réserves de bois et parfois même, lorsque c'était nécessaire, on empruntait aux voisins quelques bûches, sans avoir véritablement demandé.

Le travail commença donc à la tombée d'une de ces nuits pour la mère Räämal, qui avait gardé auprès d'elle son accoucheuse, sentant dès les premières lueurs de l'aube que cette journée serait la bonne.

Les contractions avaient été régulières et supportables toute l'après-midi mais voilà qu'il fallait bien qu'elles s'accroissent, il fallait que ça passe et deux fois. Le futur père étant absent, l'accoucheuse avait demandé à sa propre fille de l'assister. Celle-ci, qui n'en était pas à sa première expérience, s'affairait aux préparatifs de l'eau bouillie, des linges et du feu pour garder une température convenable dans la maison, pendant que sa mère s'occupait du travail du corps.

Le premier bébé arriva assez rapidement. Quelques poussées ponctuées de cris rauques firent sortir un garçon, blanc comme un linge et plutôt chétif.

« Faut le faire brailler, ton petit gars, qu'il ouvre ses poumons ! », assura l'accoucheuse avant de claquer les fesses du nourrisson qui se mit à hurler bel et bien.

On l'essuya, on l'enveloppa dans un tissu de lin clair, on le présenta à la mère épuisée, soufflant encore entre les contractions, qui bien que nettement plus faibles, ne s'étaient pas arrêtées.

« Idhiz, murmura-t-elle dans un souffle.

– C'est pas commun, Idhiz, c'est bien. Faudrait pas qu'il ressemble aux garçons d'ici. »

L'accoucheuse était une femme forte en tout point. Elle n'avait jamais lié avec les gens du village, même si son rôle au sein de la communauté était reconnu, qu'elle avait été une enfant d'ici, que sa mère et sa grand-mère avaient, avant elle, été les accoucheuses des générations précédentes. Les hommes la répugnaient. Elle les disait buveurs et violents, et ajoutait pour qui voulait l'entendre qu'ils engrossaient

les femmes sans vergogne et sans amour. Le seul qui avait connu grâce à ses yeux lui avait donné une unique fille, puis il les avait abandonnées, emporté par une fièvre dont nul remède n'était venu à bout.

« Il va falloir me sortir le deuxième, Igma, tu dormiras plus tard ! », lança l'accoucheuse, sentant l'immense fatigue de son accouchée. Mais Igma semblait totalement absente.

« Les contractions restent trop faibles, le deuxième ne semble pas vouloir se présenter tout de suite. »

Igma gémit d'un râle profond. La douleur semblait de plus en plus forte.

« De la glace, il faut la couvrir de glace pour faire reprendre le travail ! Va m'en chercher, demanda-t-elle à sa fille, et vite, hâte-toi ! »

La jeune apprentie sortit à toutes jambes et revint quelques minutes plus tard, les mains rougies, tenant un baquet de glace qu'elle avait grattée au sol de la cour. On en couvrit l'accouchée, douloureuse et gémissante, mais rien n'y faisait. On poussa sur le ventre, on lui mit les jambes en l'air, mais la deuxième tête ne s'engageait pas.

« Veut rien savoir, le bougre, et on perd trop de temps. Cours me chercher la vieille Zirîa, vite... »

Zirîa était une vieille rebouteuse, qui ne travaillait plus que pour les cas les plus compliqués, ceux qui laissaient les autres sans solution. On ne l'appelait plus que lorsque la camarade soufflait son froid. Elle avait connu les accouchements les plus ardues. Elle n'avait pas toujours réussi, la vieille Zirîa, mais rares furent les résistants ou les résistantes. Lorsqu'elle arriva, elle comprit immédiatement la gravité de la situation.

« La fièvre monte malgré la glace. Je peux sauver l'enfant, mais il aura le feu. »

Les trois femmes se tournèrent vers Igma, interrogatives. Celle-ci hocha tout de suite la tête ; l'enfant porterait donc le feu.

« Sortez toutes les deux ! »

L'accoucheuse et sa fille sortirent, laissant la rebouteuse à son travail.

La porte fut close, nul ne sait ce qu'il se passa derrière pendant les deux longues heures qui suivirent, mais l'enfant fut sortie, une fille, qui porterait le feu, et le prénom d'Andrèle.

Au petit matin, les deux bébés emmaillotés dormaient dans deux petits berceaux séparés. La fille avait pris de belles joues pleines et bien roses, l'autre d'épais cheveux bruns et un teint porcelaine. Ils faisaient la paire, ce que l'un avait manquait à l'autre. Les jumeaux Idhiz et Andrèle Räämal goûtaient à leurs premières heures sous la chaleur des couvertures dans la chambre où leur mère, encore bordée de glace, luttait contre sa fièvre.

La vieille rebouteuse sur le départ donna ses dernières recommandations :

« Maintenez la glace jusqu'à midi, puis couvrez-la une heure sur deux. La fièvre tombera d'ici deux jours. Donnez-lui un lait de poule toutes les trois heures jusqu'à ce qu'elle reprenne du rose aux joues. La petite aura une légère fièvre mais ça ne posera aucun problème jusqu'à ses huit ans. Après, ça va se compliquer... la chaleur de son corps augmentera avec l'âge. Certaines personnes, dans les cas les plus graves, ne peuvent plus toucher quelqu'un sans lui refiler la fièvre. Il existe des traitements pour en diminuer les symptômes. Elle a pas fini, la gamine, elle aura pas la vie facile. Je veux la voir une fois par mois jusqu'à ses huit ans. On commencera les soins au plus tôt. D'ici là, allumez des bougies pour sainte Anne mais ne les mettez pas à côté de la petite, il faut la tenir loin de toute source de chaleur autant que possible. »

Les trois femmes restèrent un moment silencieuses, puis la vieille Zirïa s'emmitoufla dans sa grande cape de laine et sortit dans le petit matin laissant derrière elle une mère encore fiévreuse mais hors de danger, deux nourrissons endormis et les deux femmes qui s'affairaient à la préparation d'un café.

Et ce qui fut dit en ce matin glacé de janvier fut bien dit.

*J'aurais pu naître ailleurs
En d'autres temps
Peut-être les choses auraient-elles été différentes
J'aurais pu avoir d'autres parents
Ceux que j'ai ou d'autres
Quelle importance
J'ai un frère jumeau
Qu'il est étrange ce mot
Ju Meau
Jumeau
On le dit en deux fois
Mais à la fin
Il ne sonne qu'un*

Les jumeaux grandirent auprès de leur mère et de Genette, une jeune femme du village embauchée par le père pour seconder sa femme aux affaires de la maison, et il fallait bien l'énergie de deux personnes pour se relayer aux diverses corvées. Le linge des deux enfants, la préparation des repas, la cueillette des plantes fraîches et avec le temps, les promenades aux alentours de la maison pour dégourdir les jambes des petits qui, trop longtemps enfermés, mettaient la maison sens dessus dessous. Les journées étaient épuisantes et il ne fallait pas compter sur la moindre aide du père Räämal qui regardait ses petits comme deux nuisibles et gardait autant que possible ses distances. C'est à peine si les parents s'adressaient la parole en se croisant et le père mettait tout en œuvre pour que cela arrive le moins possible. Il y avait les affaires des femmes, et ça ne concernait pas les hommes.

Idhiz gardait son teint laiteux sous une chevelure épaisse et brune. C'était un enfant malingre, tout en longueur, tout en lenteur et tout en observation. Son visage géométrique traçait dans la verticale un nez long et fin et, à l'horizontale, des lèvres minces et pincées qui accentuaient son tempérament réfléchi. À l'inverse, sa sœur, cheveux tirant sur l'orange et bonnes joues toujours colorées, était plutôt de nature impossible à suivre. Elle était constamment bras nus et sa mère devait coudre des vêtements de linges fins tant elle ne supportait rien sur sa peau, à l'inverse de son frère qui demandait toujours à être bien couvert.

La seule chose qui pouvait faire dire qu'ils étaient jumeaux était leurs yeux, grands et vert profond, frangés des mêmes cils épais. Au village, des bruits couraient qu'il y avait eu plusieurs géniteurs, d'aucuns racontaient que les enfants avaient été achetés. Igma y emmenait rarement ses petits pour éviter les caquetages et le mauvais œil.

Les jumeaux dormaient dans le même lit depuis que les berceaux, devenus trop petits, avaient été vendus. Les enfants partageaient aussi le même ours en tissu qui avait appartenu à leur mère et qu'elle avait gardé dans un coffre pour son ou, du moins, ses futurs enfants.

Comme demandé par la vieille Zirïa, une fois par mois, Andréle faisait sa visite. C'était, sauf contretemps majeur, le dix de chaque mois qui avait été fixé pour une parfaite régularité et il n'y avait pas eu d'entorse à la règle.

Elle passait l'après-midi avec des cataplasmes de bouillie d'amidon, d'huiles de simples et d'argile rouge. Lors de ces longs moments, emmaillotée dans de larges bandages, Andréle apprenait le nom des plantes, des distillats, des macérats et des huiles qui emplissaient de nombreux bocal posés sur les longues étagères de la petite cuisine. Ils étaient de couleurs étranges. Elle aurait aimé pouvoir toucher aux flacons de la petite vitrine au-dessus de la table mais elle n'y avait pas droit, absolument pas, avait dit la vieille en faisant les gros yeux, ces liquides pourraient tuer rien que par l'absorption d'une seule de leur goutte. Quand le temps s'y prêtait, Zirïa emmenait aussi la petite faire de longs bains dans la Salve, petite rivière aux eaux rougeoyantes bordée de boue argileuse qui longeait le village et réputée pour emmener dans son courant les zonas et les inflammations du corps. C'est sur ces mêmes berges qu'elle ramassait l'argile rouge et quelques-unes des simples dont elle se servait pour les soins. Elle avait aussi demandé à ce que dix gouttes de décoction de souci soient désormais intégrées à la boisson de la petite tous les jours.

Zirïa aimait raconter des histoires. Elle avait d'ailleurs une bibliothèque qui contenait des dizaines de livres et passait un temps infini à faire la lecture pour Andréle qui, passionnée par les récits, pouvait passer des heures assise à ses côtés, tout ouïe, posant des questions sur les mots qu'elle ne comprenait pas, ou sur le pourquoi d'une situation qui lui paraissait injuste ou insolite. Andréle aimait les mots, elle les répétait à voix basse pour mieux les retenir. Contes et

légendes, histoires bibliques, sagas ou mythes, autant d'aventures qui faisaient découvrir des personnages divers, des pays lointains, et amenaient l'imaginaire à s'ouvrir sur des mondes inconnus. Andréle buvait du petit lait et apprenait beaucoup.

Quand je serai grande je serai comme Zirïa

Heureuse

Avec elle je me sens bien

J'aime les après-midis que nous passons ensemble

Dans sa maison il y a beaucoup de couleurs

Elle parle beaucoup

Elle raconte des histoires

Je les raconte ensuite à mon frère

Dans le creux de son oreille

Fort heureusement, les prédictions de la vieille Zirïa n'avaient pas été tout à fait justes et les huit ans de l'enfant étaient largement passés lorsque sa fièvre commença d'être plus forte. Légèrement, d'abord. Ses joues vives s'empourprèrent un peu plus. Elle eut deux jours d'abattement et, bien que sa fièvre résistât aux habituelles décoctions antipyrétiques, elle reprit bien vite le dessus.

On multiplia la dose de souci par deux, les cataplasmes devinrent quotidiens pendant plusieurs semaines et les visites chez la vieille Zirïa plus fréquentes.

Les jumeaux commençaient leur onzième année. Ils avaient grandi tant et si bien que le père commença d'y voir un intérêt.

« Idhiz est en âge de venir avec moi au hangar ! avait-il lancé à sa femme. Tu emmèneras Andréle à la cueillette... ils apprendront ! »

Ainsi, les petits commencèrent leur éducation à la fabrication du noïste.

Idhiz passait ses matinées assis sur un tabouret, avec la consigne de regarder son père.

« Arrête de bouger et regarde bien, c'est comme ça qu'on apprend », répétait-il à son fils dès qu'il sentait celui-ci perdre son attention.

Pour le petit, qui n'avait ni l'habitude de passer du temps avec son père, ni de rester assis plus longtemps que pour le temps d'un repas, l'exercice fut douloureux. Père et fils sortaient à midi pour passer à table. Idhiz échangeait des regards complices avec sa sœur qui savait bien que la matinée n'avait pas été des plus amusantes. Les siennes, elle les passait avec sa mère, et dehors, pour ramasser, dès la rosée évaporée, les plantes secrètes de la recette de son père. Elles longeaient la forêt en remontant vers le nord, contournant ainsi le

village. Elles passaient devant la ferme Dirim, puis la maison Charde, dans laquelle vivaient ensemble les deux derniers enfants de la famille. Elle, vieille fille, arrogante et médisante, se signait chaque fois qu'elle croisait un villageois de peur d'attraper le diable ou le mauvais œil ; lui, curé, était en charge de la paroisse et des messes du dimanche auxquelles il était très mal vu de ne pas assister. Il y répandait la peur du malin qui, disait-il, pouvait se cacher partout.

La mère Räämal détestait le passage forcé devant la maison Charde, qui l'obligeait à saluer poliment la vieille fille lorsqu'elles se croisaient. Il était convenu que le couple Räämal fasse bonne figure pour ne pas mettre en péril le commerce.

« Quand on est commerçant, avait dit le père, il faut savoir sourire même à un cochon. »

Lorsque leurs regards se croisaient et qu'Igma levait la main pour le salut, la Charde baissait la tête, se signait et tournait des talons en psalmodiant des versets à voix haute.

« Vieille folle ! », marmonnait Igma, son panier à un bras et sa fille à l'autre. Puis, en longeant les bois, elle répétait rituellement à sa fille de ne jamais pénétrer dans la forêt.

« Un pas entre ces arbres et les loups te bouffent toute entière, tu m'entends ?

– Oui », répondait la petite qui regardait alors l'ombre épaisse et humide des sous-bois en imaginant des bêtes aux yeux perçants, bobbies retroussées et écumantes, prêtes à bondir.

Igma, qui sentait la curiosité de sa fille ralentir la cadence, tirait sur son bras pour accélérer la marche. Et il en était ainsi chaque jour de cueillette.

Une fois les plantes ramassées, elles se hâtaient de rentrer pour préparer le repas.

Genette ne venait plus que deux fois par semaine en dehors des mois d'hiver. Elle s'occupait notamment de ramener le beurre, la

farine pour le pain et autres légumes pour la soupe, car Igma préférait se montrer le moins possible au village.

Le couple avait renoncé à entretenir un potager. Après des essais infructueux et quelques maigres récoltes, on avait décrété infertiles les sols entourant la maison. Les orties brûlantes en profitaient pour s'étendre en larges bordures verdoyantes, et régulièrement, du printemps à l'automne, étaient servies en soupe chaude ou froide selon la saison. Quelques pieds de groseille et de grands noisetiers bordaient aussi la maison.

Les saisons s'écoulaient et les jumeaux grandissaient, profitant d'après-midi heureuses, de libertés de plus en plus grandes après leurs matinées à l'œuvre. Ils s'inventaient des aventures qui les emmenaient à l'orée de la forêt et s'arrêtaient toujours juste devant, car y pénétrer faisait encore partie des choses interdites. Mais on sait qu'à ces âges, les interdits éveillent le besoin de désobéissance, et chaque jour, ils se regardaient, sans un mot, observant le désir de transgresser dans le regard de l'autre. Ils renonçaient encore et faisaient la course sur le retour. En arrivant, Igma les faisait laver et participer aux tâches. Idhiz portait le bois pour le poêle, vidait les eaux sales, remplissait les baquets d'eau nouvelle ; Andréle frottait le sol au balai de genêt, ramassait les œufs au poulailler qui enfermait trois petites poules, puis elle mettait le couvert.

*La Penchée est dangereuse
À cause des loups qui s'y cachent
Ils sont affamés
Et le crient dès la nuit tombée
Je les entends
Leurs hurlements sont comme des chants de douleur
Qui baignent la nuit d'épouvante
Peut-être qu'ils nous parlent
Dans leur langage
Peut-être qu'ils nous disent
Nous souffrons d'avoir faim
Les loups sont des pauvres bêtes*

*Idhiz et moi
Nous réfléchissons
Il doit y avoir un moyen
Pour qu'ils n'aient plus à endurer la faim*

*Nous trouverons
Nous nous en sommes fait le serment*

En cette fin d'après-midi, qui ressemblait à de nombreuses autres, Idhiz gagna haut la main la course que les jumeaux avaient entreprise sur le retour. C'est qu'il avait grandi encore et pris de la force. Sa sœur, quant à elle, grandissait moins tant son organisme était partagé entre la croissance à organiser et la gestion de la fièvre qui, désormais bien ancrée dans son petit bateau, voguait à travers les veines de son corps. En cette fin d'après-midi donc, en arrivant d'une course perdue d'avance, la petite eut du mal à reprendre son souffle et il s'ensuivit que sa fièvre grimpa d'un bond. Alors, comme l'avait demandé la vieille Zirïa, elle fut emmenée prendre un bain dans la Salve.

« À la prochaine montée de fièvre, elle devra prendre un long bain à la rivière. Puis vous me l'emmènerez et je la garderai quelques jours, le temps de mettre en place le nouveau traitement ! », avait-elle dit.

Igma prépara donc un petit sac pour sa fille avec du linge propre. Idhiz y avait glissé leur ours pour qu'elle se sente plus près de lui pendant les quelques nuits où elle serait éloignée.

Après le bain, elles prirent la direction de la maison de Zirïa. La petite traînait des pieds, un peu que la fièvre et le froid de l'eau l'avaient étourdie, un peu qu'elle savait qu'elle ne retrouverait pas son frère le soir.

Lorsqu'elles arrivèrent devant la porte, Igma fut prise d'une inquiétude étrange, comme une sorte de pressentiment. Il y avait ce silence, blanc, qui semblait ralentir le temps.

« Assieds-toi et attends là, j'veux discuter un peu... tu sais, en tête à tête de grandes personnes ! », annonça-t-elle à sa fille.

Sans réponse aux coups sur la porte, Igma décida d'entrer.

« Zirïa, c'est moi, Igma ! Je t'amène la petite ! », dit-elle en entrant.

En refermant la porte derrière elle, ses yeux prirent quelques secondes pour s'accoutumer à l'obscurité. C'est en arrivant dans la cuisine qu'elle aperçut la vieille, assise à sa table et le nez dans son bol de gruau. En voulant la redresser, Igma comprit que la mort ne datait pas du jour. Elle n'arrivait à rien tant le corps était raide. Elle enverrait le fossoyeur, se dit-elle en reculant, signant le corps de la vieille et se signant elle-même. Comment était-elle morte ? En s'étouffant avec son repas ? À moins qu'elle ne fût prise du cœur ? Elle attrapa sa fille en sortant.

« Allez ! On s'en va.

– Je ne reste pas ?

– Non, Andréle, tu restes pas. La Zirïa, elle est malade. Manquerait plus que tu t'attrapes ses miasmes en plus de ta fièvre.

– Mon nouveau traitement, elle l'a donné ?

– Elle a dit d'aller voir le guérisseur.

– Pourquoi elle a pas donné le traitement, je veux pas aller voir le guérisseur, il a des yeux...

– Bien sûr qu'il a des yeux...

– Il me fait peur !

– Tu n'as pas à avoir peur du bonhomme ! Il est là pour guérir ! Pas pour faire du mal. »

Le guérisseur était un homme énorme, toujours habillé d'une grande étoffe de laine marron qui ressemblait à une bure. Il ne faisait tellement pas envie avec sa peau luisante et ses yeux globuleux, à tel point que, si des femmes avaient traversé sa vie, c'est qu'il avait dû les payer grassement. Au village, on l'appelait Gras-Mou, mais son véritable nom était Gränz.

L'homme s'occupait aussi bien d'arracher les dents cariées que des problèmes de peaux, de recoudre les plaies. Il attribuait des purges pour les maux de ventre, des saignées pour les problèmes de

reins, redressait les fractures et faisait pratiquer des exorcismes sur les personnes qu'il n'arrivait pas à soigner, car le diable pouvait prendre des quantités de formes différentes.

Lorsqu'elles furent de retour, Idhiz était couché sous une couverture, grelottant.

« Manquait plus qu'ça ! soupira Igma.

– Il a attrapé sa sœur ! grogna le père Räämal. Pourquoi qu'elle est encore là ? »

Igma demanda à sa fille d'aller se nettoyer.

« La vieille a clamsé ! Faut y faire envoyer le croque-mort.

– Bougre de merde ! Va falloir les emmener à Gras-Mou, pis le payer en plus ! », gémit le père, que la richesse grandissante rendait de plus en plus pingre.

Le père Räämal cachait ses richesses dans un coffre de bois enterré sous les noisettes de la réserve. Il n'avait pas pour autant augmenté les dépenses du foyer et faisait vivre la famille dans la crainte de manquer.

« J'emmènerai les enfants demain et je négocierai deux pour le prix d'un. Deux demi-portions ensemble en font une.

– J'sais pas si Gras-Mou compte comme toi !

– Qu'est-ce que tu connais aux chiffres, toi ? Les femmes, ça compte pas ! »

Igma avala en même temps que sa salive la répartie qui avait failli s'échapper. « Vieille croûte ! », pensa-t-elle.

C'est qu'Igma avait su pour les autres femmes, dès la première escapade de son mari. Elle l'avait senti à son odeur. Et à chaque retour de voyage, les odeurs avaient été différentes. Elle avait ravalé sa fierté une fois, deux fois, dix fois et continué à faire comme si de rien n'était. Un jour pourtant, elle avait eu à son égard le regard inquisiteur. « Un homme a des besoins que les femmes n'ont pas ! », lui

avait-il dit. Elle l'avait d'abord méprisé, puis le mépris était devenu de l'indifférence. Comédienne talentueuse, il n'en avait rien perçu et ainsi se sentait-elle en tranquillité.

Elle passa la nuit entre ses deux enfants, épongeant les sueurs de la fièvre, leur faisant boire régulièrement des infusions de reine-des-prés, de sureau noir et d'achillée, destinées à faire baisser la fièvre, pendant que le père ronflait lourdement dans le lit conjugal. Au petit matin, Idhiz se sentait un peu mieux. La fièvre semblait être moins forte tandis que celle d'Andrèle, comme de bien entendu, prenait ses quartiers.

*C'est vrai que je suis chaude
Idhiz me le répète souvent
Je ne lui en veux pas
Sauf quand il a besoin de s'éloigner pour respirer un peu
Parce que je me sens fautive
Parce que j'ai peur d'être seule aussi
Parce que lorsqu'il s'éloigne je suis seule*

